

Gilbert Bourson

PARKING BLANC

Le chasseur abstrait éditeur

sarl unipersonnelle au capital de 2000€ - 494926371 RCS FOIX

12, rue du docteur Jean Sérié
09270 Mazères - France

www.lechasseurabstrait.com

info@lechasseurabstrait.com

ISBN: 978-2-35554-150-6

EAN: 9782355541506

ISSN collection Djinn: 1957-9772

Dépôt Légal: décembre 2010

Copyrights:

© 2010 Le chasseur abstrait éditeur

Gilbert BOURSON
PARKING BLANC

Gilbert BOURSON

PARKING BLANC

Il y a une infinité de figures et de mouvements, présents et passés, qui entrent dans la cause efficiente de mon écriture présente, et il y a une infinité de petites inclinations et dispositions de mon âme, présentes et passées, qui entrent dans la cause finale.

Leibniz – monadologie £ 36

1

IL N'Y A PAS D'ÉTOILES

Le plus grave est ce jour qui finit comme une pierre
que vous posez sur le parapet
la nuit cogne aux chambranles de la mer
votre regard est devenu le livre des façades

écoutez ce qui vient des ruses de l'écume
il n'y a pas d'étoiles que de fortes roses
et des arbres pendus au recommencement
des routes qui vers vous s'avancent en rêvant

les actes d'un colloque sur les minéraux
nous ont frappé ou un poème sur le soir
noirci d'oiseaux télégraphiques qui
un à un tombent lourdement sur la portée

vos yeux pourtant sont verts de ce que vous lisez
et que j'écris pour vous dans le vent qui se brouille
sous les doigts des cyprès déliés de la pluie

mais la pierre est chargée de têtes et de lampes
et roule devant vous sur le bord de la ligne
avant la fin du mur qui tombe dans la rue
chaperonnée de toits et d'aveugles fumées.

Vous devez savoir que l'heure ne sonne
que pour vous, car les animaux n'entendent pas
le roulement des billes sous les meubles de vos
méditations involontaires sur l'écho
qui tombe lourdement du plafond et du ciel
où les éclipses fuient où les nuages comptent
sur leurs doigts les mots usés par le murmure
incohérent du temps qui lessive leurs os

les voitures moissonnent le pré du dehors
le jour décline ses mouches bronzées
par l'erreur d'écriture tracée par la main
aveugle qu'on voudrait trancher au ras des choses

on change de moisson

on regarde d'un œil suppliant le dos des villes
et l'heure sonne aux portes des foins massacrés
de la nuit qui se dresse

comme un rocher blanc.

L'horloge et les tourbillons du bruit son tintement
devient plus lourd que votre nuit
les roulottes qui sont les ornières
filent sous le ciel pas d'étoiles sous la main
que les lampes criardes du cirque arrêté
au milieu du cadran

vos yeux doivent quitter le livre et se hausser
vers le trapèze où se balance le visage
et la peau du tambour crevée par la lumière

où le maillot de l'air couvre le perpétuel
et calme roulement du monde sur la piste
où la sciure des jours

claironne son profil battu de sabots blonds
pour la joie des enfants.

Le quai aux fleurs parle la Seine
et les roses
sur la vitre de l'eau qui penche
et tout finit dans un baiser comme un orage
au ras du trottoir qu'on offrait
à des pas qui se sont éloignés du poème

et des voix et des odeurs d'épines
tes boucles d'oreilles jusqu'au sang les mots
ne sont pas des étoiles mais les parapets
pleins de livres fanés

l'écume de la rue se gorge d'importance
et les arbres fleuris de neuf et les fontaines
plus sentimentales que le kiosque vert
où les journaux s'entassent...

la canne de l'aveugle vous heurte un sourire
est une guerre lasse comme un vieil amour
qui est déjà trop loin pour que vous l'oubliez
à cause des pivoines

et le quai s'évapore il faut nous séparer
dit sans cesse la Seine
les fleurs ont tapé
tout leur curriculum à la machine avec
leurs doigts coupés de frais

elles ont une odeur frivole de poisson.

On éteint une porte comme un feu de bois
dans la rue où tout a l'air fini
vous gardez cette flamme comme une clef
dans le regard et l'éclat des vitres sous les pas

maintenant c'est une heure morte
la lueur dans vos yeux cherche à passer la nuit
au coin du mur qui fait un signe de terrier

et se sont les arbres qui vous portent
d'une feuille à l'autre comme passent les heures
comme un incipit à la place du ciel
où le monde se ferme sans bruit d'un seul coup

vous offrez un bouquet de fleurs aux parenthèses
qui s'ouvrent entre vos bras où le langage
s'est précipité.

Le poème est action disiez-vous au colloque des arbres
avec l'accent aigu du blé sur les ongles
les machines tapent le champ pour vos yeux
qui tâtonnent avec leur canne cherchant corps
ici disparus dans la vue qui écrit
les arbres la contrée le champ qui prennent langue
la civière de la rivière et le lavoir
des voix à genoux à vos pieds où vous êtes
mâchant l'hiéroglyphe d'une herbe qui marque
la page du livre de ce paysage
qui n'est que ce lieu précis où vous passez
et que vous découvrez comme je pense à vous
comme je pense à ce village entre vos coudes
et le tracteur de vos paroles que je bois.

J'essaie de vous dire que la lecture de tant de cruauté
et l'absence d'énonciation d'une vertu opposée
m'incite à vous appeler à mot perdu
alors que l'air est parfumé de jambes et de roses
quand j'ouvre la fenêtre sur le vide
si plein de vous qui vous ignore dans la poésie
et dans les entrepôts

où s'entasse la destruction de vous aimer
de retenir la mer qui fuit à tire d'ailes
le couperet de ses falaises qui la blesse

et de vous lire

à l'endroit où vos yeux se retiennent aux ronces
du temps qui chavire où nous rôdons ensemble
dans des lieux sans yeux d'où l'on voudrait sortir.

Et cette chaude journée dans vos paroles les fleurs
jamais offertes la chambre entre vos doigts

et le pire entre les lignes du parquet
qui filent le mauvais coton de la journée
qui recommence et recommence sur vos lèvres
sur la table où tout se rameute

et vous choisissez le motif de la nappe le vert
de la terre qui change et change la couleur
de vos yeux dans le texte à la fenêtre qui
s'est jetée dans le vide

avec le sécateur de la beauté sous les nuages
et le ciel bordé d'or quand vous parlez d'ouvrir
le catalogue des choses dont vous faites cas
peinant sous le fardeau acéré d'une rose.

Directement et sans se cacher des buissons aux aguets
blessure suppurant au soleil
l'enfant sa seule étoile visible au genou
la tortue de sa paume- il la suce-

et l'obséquiosité sensuelle du gazon
lui tend ses béquilles d'infirme le cirque
de la plaie rougeoie qu'il contemple exhibée
dessous le chapiteau d'un mouchoir féminin

les autres le regardent sourire efflanqué
comme l'aile elliptique de la libellule
et la poudre éternuée des lents échafaudages
de l'éducation

où les contiguités majordomes du nombre
touillent les remous polypeux de l'image.

On se tient loin de l'endroit où les rêves s'éteignent
les balcons de vos paupières penchent sur la neige
et les rideaux n'en peuvent plus de se plisser
aux boucles du soleil

l'entaille tremble entre vos doigts-

dans la chambre où vous regardez les photographies
-c'était l'hiver
-la neige a l'œil sévère des draps après l'amour
quand il a retourné ses poches dites-vous

et sur la carte d'anniversaire une rose

une ombre qui se mord soi-même

ce que vous regardez disant c'était l'hiver
et la rose est une ombre vous rend au présent

dans la chambre le livre où j'écris vos paupières
penchent sur la page.

La blancheur du froid a peint le paysage
avec les allées et les arbres pliés sous ton regard
dans le silence bas

les feuilles des vitres sont pleines d'écriture
en trombe sur l'air- et les chemins

se sont mis en route et s'attendent passer

je t'attends

et je vois ton profil secourir le silence
avec ce coudoisement touffu de clair-obscur.

Le quai de ta vue est encombré-
la canne de l'aveugle est un champ plat
quand il traverse la rue dans le roman
feuilleton de sa vie qui est aussi la tienne

-qui donc est celui qui lui donne le bras
demandes-tu-

celui là

qui attend le passant au coin des livres-
avec des mots précis et incompréhensibles

-on les entend ce sont des voix
-elles traversent de toutes leurs lèvres

de toutes leurs épaules qui cachent l'horizon

et qui sont l'horizon

toutes les têtes sont tout au fond de la tienne
la vague t'emporte et tu voudrais savoir
qui t'a pris par le bras
-tu cherches le sens de ton propre poème
où tu t'es oublié.

Quelques arbres défilent et s'éteignent avec
des gestes de fumée car ce sont des villages
pris dans le feuillage où les étoiles meurent
à tout petit feu où la hauteur s'étend
dans le flux des paroles qu'on entend devant

le moindre mouvement déchire les images

-fleurs saccagées par le désir d'y voir
-les bêtes sont l'étable et tous les souvenirs
sont la grange et le foin

tout passe de profil dans la cendre des mots
entre les jambes-pluie

-les fourches sont les filles vêtues de coutil
quand vieillit le langage

et que les choses meurent-

sous les bancs la terre tombe avec les feuilles
les villages les arbres les mots qui s'écrivent
et tout ce mouvement où nous cherchons ensemble
le sens du poème.

[...]

Table des matières

1

Il n'y a pas d'étoiles	11
En lisant un poème d'Emily Dickinson	31
Peintures	39
Incipit	49
À champ	57
Tête la première	81

2

Sainte Sauterelle	91
-------------------	----

3

Sur le sol de l'arbre	99
Idiomatic's argonaut's	117
Quelques bords	125

du même auteur :

- *(Ici) (poésie)*
Éditions de la Grisière - 1970
- Incipit
Ed. Cheval d'attaque - 1976
- Thyeste de Sénèque - (*traduction*)
Cahiers du double - 1979
- 49 poètes, un collectif (*poésie*)
Flammarion - 2004
- La réinvention du corps chez Rimbaud
in *Suspendu au récit la question du nihilisme*
Editions Comp'act - 2006
- Voieries et autres ciels (*poésie*)
Le chasseur abstrait éditeur - collection *Djinns*- 2009
- Sonates (*poésie*)
Le chasseur abstrait éditeur - collection *Djinns*- 2009
- Joie rouge - *illustré par Valérie Constantin (poésie)*
Le chasseur abstrait éditeur - collection *Ada*- 2009
- Congrès (*poésie*)
Le chasseur abstrait éditeur - collection *Djinns*- 2009
- La tournée du barman - *illustré par Francine Sidou (poésie)*
Le chasseur abstrait éditeur - collection *Ada*- 2010
- Les noces d'Hérodiade de Stéphane Mallarmé - *Mystère*
Le chasseur abstrait éditeur - collection *NOIR*- 2010

Le chasseur abstrait éditeur

sarl unipersonnelle au capital de 2000€ - 494926371 RCS FOIX
12, rue du docteur Jean Sérié
09270 Mazères
France

patrickcintas@lechasseurabstrait.com

imprimé en France par:

Le chasseur abstrait

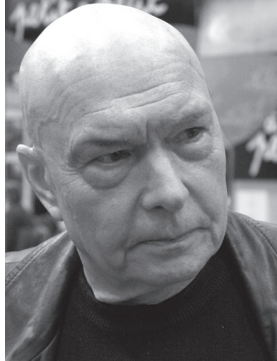
achevé d'imprimer : décembre 2010

ISBN: 978-2-35554-150-6

EAN: 9782355541506

ISSN *Collection Djinns*: 1957-9772

Dépôt Légal: décembre 2010



Parking blanc est un livre « Adressé » plus directement, à la fois au lecteur et à la poésie.

Le poème rappelle parfois la prose. Le ton prend souvent l'allure d'une conversation, d'un colloque. D'autres fois, semble s'ébaucher un récit, mais où toujours le lecteur est le héros. L'ombre de Raymond Roussel plane sur tout le livre. Le titre s'est imposé à moi, mévoquant toute place vacante pour y garer nos véhicules langagiers, nos rêves, comme nos encombrements existentiels.

Tous les textes de **Parking blanc**... *Font passer de l'air sur les machines d'aube/qui sont à l'affût de toutes nos éclipses... Est-ce notre arrivée est-ce notre départ/mais sur la même ligne au moment où nous sommes/où nous nous attendons.*



9 1782355 541506

www.lechasseurabstrait.com